

Mais il s'était dit: "Du courage, Pierre; ne pleure pas comme une oie!" Puis il avait voulu se donner de la force; il avait tiré sa gourde et il avait bu un coup de vin blanc; jamais le vin ne lui avait paru si aigre. Puis, il avait essayé de se persuader qu'il n'irait pas loin; et, il ne savait pourquoi, mais quelque chose en lui avait mal. Sa poitrine s'était serrée; l'oppression l'avait pris; il avait murmuré: "Enfin, on verra..."

Puis il avait continué sa route. Arrivé à l'endroit où la chaussée débouche sur le plateau, dominant toute la vallée, il s'était retourné encore. Il avait d'un seul regard contemplé la vallée entière. Devant lui, à l'horizon, les lignes sombres d'un grand mont s'étendaient. Le ciel était gris, les sapins étaient noirs, et pourtant le ciel se confondait presque avec les sapins. Plus près le lac dormait. Le village alignait ses maisons basses et massives, ses étables trapues. Le petit clocher brillait sous un mince et frêle rayon de soleil. La fumée montait de quelques toits. Une cloche s'était mise à sonner. Partout, à droite, à gauche, c'était la solitude.

Alors Pierre s'était senti plus triste encore.

Et après?... Après, oh! que de choses survenues! Et que le monde est grand, mon Dieu! Les souvenirs se brouillaient dans la tête de Pierre. Il avait d'abord traîné de ville en ville, cherchant de l'ouvrage et n'en trouvant que rarement. Et quel ouvrage! il fallait vraiment avoir des muscles d'acier et des poignets de fer pour y résister. A Paris il avait été effrayé et il avait mis du temps à se remettre de son émotion. Il y avait de quoi, certes, à s'émouvoir un peu. Lui qui n'avait jamais connu le monde au-delà de la ligne de démarcation de son village et dont le regard avait toujours plongé, libre, dans l'horizon borné par les montagnes et par les arbres précis et touffus des forêts, se voir transporter tout d'un coup dans cet enfer du négoce et de l'industrie, c'était à déconcerter bien d'autres encore que lui. Il vivait comme en rêve. Ah! qu'il y en avait! qu'il y en avait donc, du monde!...

Et puis, que se rappelait-il encore? Ah! oui, il était arrivé ensuite au Havre par un jour de pluie grelottante. Il y avait là, le long des quais, un grand navire qui appareillait... Tout d'un coup, une sirène mugissante annonçait le départ. Et Pierre, il s'en rappelle bien, appuyé sur le sale bastingage du dernier pont, s'était amené à suivre les groupes d'hommes et de femmes qui s'éloignaient des quais; puis, l'hélice du grand navire battit le flot, la lourde masse tourna sur elle-même pour sortir du port et gagner la haute mer... en effet, après, pendant plusieurs jours, c'avait été la mer, la grande mer bleue et verte qui s'en allait se perdre là-bas, très loin, dans la couleur semblable du ciel... Un arrêt, le premier, tout le monde débarque; c'est une ville encore, une immense ville; encore des fourmillements dans les rues, des masses de masses de gens sur les quais, une vaste clameur partout: c'est New-York, on le lui avait

dit. Là encore, qu'il y en avait! qu'il y en avait donc, du monde!...

Et puis, quoi encore? Des villes toujours qu'il traverse en tourbillon emporté avec la vitesse vertigineuse et dans le bruit de ferrailles d'un train de chemin de fer; il avait vu aussi, durant cette course folle, défiler, comme dans un rêve, des campagnes fuyantes, des fermes qui semblaient abandonnées, des routes charbonneuses... Seulement, elles blanchissaient peu à peu, les routes, car, à mesure qu'il avançait vers le nord, l'hiver s'annonçait. D'abord ce furent de longues pluies froides; puis, à mesure toujours qu'on montait, il voyait, le matin, une neige fine poudrer la boue durcie. Et cette neige se faisait ensuite moins rare, plus épaisse. Pierre était content; ça lui rappelait le pays. Enfin, il tomba en plein hiver canadien. Il y avait déjà quatre mois que cet hiver sévissait; vraiment ça n'y paraissait guère là-bas, où les flocons se noyaient dans des flaques de boue... En avant, des deux côtés, en arrière, partout la neige. Elle tombait des jours entiers et de longues nuits; il y en avait trois pieds sur le sol, peut-être six pieds au talus des routes. Pierre s'était senti joyeux; il se souvenait de la neige du pays, des traîneaux, du lac gelé, de la rude et joyeuse vie d'hiver, comme ici.

Mais ce n'était pas tout, il voulait de l'or aussi; depuis si longtemps qu'il en cherchait. Justement, on venait de lui dire: "Là-bas, tout là-bas, par delà l'incommensurable forêt qui s'étend vers le nord, tout près du grand lac des Mistassins, il y a de l'or." Et tout de suite, en suivant la rivière, comme on lui avait recommandé, il avait retrouvé dans sa mémoire un vieux air des montagnes pyrénéennes, un de ces airs qui mènent les vaches. Et il l'avait sifflotté pendant deux heures de suite...

* * *

Tout à coup, Pierre s'arrêta.

Durant cette longue songerie, cette descente à travers les souvenirs, il avait oublié le présent. Il s'aperçut qu'il y avait du "grain" dans l'air, alors il fallait se dépêcher avant la tourmente. Mais le voilà bien embarrassé à présent; la rivière fait une fourche ici. On ne lui avait pas dit ça. De quel côté prendre? Bah! la première idée est toujours la meilleure: "Suivons la plus large, se dit Pierre, c'est la principale." Ce doit être celle-là que longe le groupe des mineurs après lequel il court... Mais c'est curieux, il ne voit toujours pas de traces de ces mineurs; ...et puis, ce vent qui commence à souffler en bourrasque; tout cela est bien inquiétant.

Depuis combien d'heures marchait-il? Impossible de savoir. Seulement il commençait à faire froid. Il toucha son paletot et vit qu'il était gelé... La tourmente soufflait maintenant à faire peur, poussait une neige fine et serrée mêlée de pluie qui lui cinglait